

C'était Paris la nuit. Les corps semblaient las, la cadence bifurquant mais les esprits tout juste galvanisés par le discours d'un mec, derrière un pupitre, qui leur promettait ce à quoi ils avaient de toute façon droit. Bientôt la lune, il disait, faisant d'amples gestes gesticulants en tourniquet. Bientôt vous serez des femmes et des hommes libres. « J'ai confiance », il multipliait les gestes étriés par son costume noir trop petit. Le mec bavait son discours aussi creux que les éléments de langage que d'autres types avaient écrits pour lui, ponctuant ça et là, d'un « ensemble » qui était censé nous gratifier, nous rassembler, nous rendre plus forts. Bientôt.

Tu avais cette « séquence » bien imprégnée dans les humeurs de ton cerveau tandis que tu sortais de l'épicerie, histoire de te ravitailler en douce en clopes et en alcool. Tu déambulais dans ce vaste décor de cinéma, enjambant les détritiques, les clochards endormis et les boîtes de médocs éventrées. C'était Paris la nuit quoi, mais là, maintenant. Parce que là, maintenant, tu n'étais pas plus qu'un homme en catimini, désœuvré, souffrant et perdu. Tu n'aurais jamais cru incarner avec autant de vérité l'histoire de l'errance.

Chez toi il n'y avait qu'Arte et Mozart qui t'attendaient. Il fallait absolument t'extirper ce mec de la tête. Tu as ouvert une bière, tiré sur ta première clope de la journée, minuit passé de vingt minutes. Léger tournis, premier engourdissement. Tu n'es pas assez riche pour racheter ta solitude. Et tu te dis que c'est vraiment pas facile d'essayer de dire la vérité tout le temps, à tout le monde.

Grand-mère t'avait demandé au téléphone si le mec avait annoncé quand ouvraient les églises. Tu lui avais répondu « bientôt Grand-mère, mais ça sera après les synagogues. » Et dans un éclat de rire de lui accorder que c'était une mauvaise blague qui signifiait simplement que les juifs avaient peut-être plus de proximité avec l'errance. Je crois que vous êtes fou, elle avait dit. Le problème avec l'humour, c'est comme l'alcool, il n'y en a jamais assez et on ne saurait s'en passer.

C'était Paris la nuit, et elle était encore jeune, la nuit. Comme à chaque fois tu craignais de t'endormir, de refaire ces cauchemars récurrents où des êtres masqués s'avançaient vers toi, tendant les bras pour mieux t'agripper puis chuchoter « je suis ton père. » C'était le moment où, normalement, tu avalais une poignée de somnifère pour te soustraire à ce monde qui n'en

n'était plus un. L'heure de fuir, très loin, avant. Une autre bière puis Schubert. Tu te souviens de l'ancien monde, quand tu étais jeune, tu avais signé une contribution pour un congrès, L'Heure Des choix, tu étais socialiste. Aujourd'hui tu apprends via Facebook qu'il faut déboursier plus de cinq euros pour visiter la tombe de Karl Marx. Visiblement, les temps changent mais la roue ne tourne pas.

Il fallait oublier ce mec, tous les mecs d'ailleurs. Cesser de sangloter en chantant cette cantate de Bach qui te hante. Cesser d'avoir peur et oser briser ce nouvel ordre où il fallait signer une attestation sur l'honneur pour avoir le droit de respirer. Ces types n'ont aucun honneur. Ils ne sont gonflés que par leurs vastes mensonges qui sont aussi gros que palpables. Allez, jette ta bière, écrase cette cigarette et va acheter un masque chez le buraliste. Combien ? Cinq euros. À ce tarif, moi, je préfère visiter la tombe de Karl Marx.